

Muriel Debié, *L'écriture de l'histoire en syriaque. Transmission interculturelle et constructions identitaires entre hellénisme et islam. Avec des répertoires des textes historiographiques en annexe*, Late Antique History and Religion, 12 (Leuven, Paris, and Bristol, CT: Peeters, 2015). ISBN 978-90-429-3237-1. xxxiv + 724 pp.

Couvrant les récits et les sources historiques écrites en langue syriaque du VI^e au XIV^e siècle, le livre de Muriel Debié a d'abord ce grand mérite de constituer ce manuel qui manquait encore pour présenter l'historiographie syriaque (« ce livre est sans doute d'abord une sorte de manuel destiné à donner les clés pour une utilisation facilitée des sources historiques syriaques », p. xv). Mais surtout, au fil de douze chapitres substantiels, le livre nous conduit au cœur des questions qui permettent de mettre en valeur la spécificité de cette historiographie. S'intéressant aux œuvres, aux différentes formes de l'écriture des chroniques et des histoires ecclésiastiques, à leurs auteurs, M. Debié n'omet pas non plus d'aborder les raisons d'être de ces écrits, leurs sources et modèles, les systèmes chronologiques adoptés, les lieux et les formes de production, ainsi que la transmission et la réception. Elle prend en compte non seulement les écrivains les plus connus, mais aussi des auteurs et des œuvres jusqu'ici très peu étudiés. À la fin du livre, après plus de 500 pages de texte, elle offre un répertoire unique à ce jour d'environ 160 pages, présentant les textes historiques syriaques traduits du grec, les œuvres des historiens respectivement syro-occidentaux et syro-orientaux, ainsi que celles des auteurs syriaques qui ont écrit en arabe (X^e siècle). Ce volume de plus de 700 pages au total constitue une somme aussi instructive qu'agréable et stimulante à lire.

Dans l'introduction, l'auteure explique avec pertinence les raisons du peu d'intérêt du monde académique pour l'historiographie syriaque et orientale en général. Cela est dû tout d'abord à la persistance, dans l'histoire de la recherche, d'une approche encline à privilégier l'historiographie classique gréco-latine (p. xiv). La redécouverte et la valorisation de l'historiographie tardo-antique et médiévale ont une histoire plus récente ; l'introduction même du concept d'« Antiquité tardive », au lieu du concept péjoratif de « Bas-Empire », vu comme une époque de déclin, a contribué à ce changement d'attitude (M. Debié rappelle, à ce sujet, l'importance des études pionnières d'Henri-Irénée Marrou et de Peter Brown, p. xix). Parmi les sources tardo-antiques, les œuvres écrites en grec et en latin, langues des Empires, se sont taillé la part du lion dans les études savantes. Les œuvres issues d'autres communautés du Proche-Orient ancien (Syrie-Mésopotamie, Arménie, Géorgie, etc.) ont été lues le plus souvent pour les informations événementielles qu'elles apportent

et qui comblent, parfois, des lacunes dans l'historiographie gréco-latine.¹ Cet aspect est certes fondamental et doit être souligné, mais il ne constitue pas le seul motif d'intérêt pour cette production. Ainsi, l'un des mérites du présent ouvrage réside dans le déplacement du regard du centre vers la périphérie. Ce changement de perspective permet de comprendre la manière dont les Syriques ont pensé leur place dans l'histoire, tout en mettant en évidence les rapports qu'ils ont entretenus, au fil des siècles, avec le pouvoir et les modèles culturels et religieux dominants. Plus en général, il montre, au travers de l'historiographie syriaque, la richesse des relations interculturelles, notamment à l'époque où, pour le « centre » (Empire byzantin), on a parlé de « siècles obscurs », bien qu'on sache aujourd'hui que ces siècles ont été moins « obscurs » qu'on a pu le croire dans le passé.² L'étude des littératures, notamment historiographiques, des communautés du Proche-Orient tardo-antique et de leurs contacts réciproques montre la porosité des frontières culturelles, ainsi que la richesse de la circulation des textes et des idées. Cette transmission a parfois pris la forme de traductions : c'est l'aspect le plus connu et, surtout dans le cas des traductions du grec, le plus étudié, souvent dans la seule perspective de retrouver le texte original sous-jacent, autrement dit avec une perspective « ancillaire ». L'historiographie est un terrain parfait pour montrer que les contacts se sont faits aussi par assimilation, réappropriation et adaptation au nouveau contexte de réception.

À l'époque de rédaction des premières œuvres présentées dans ce volume, au VI^e siècle, la Syrie constituait une province de l'Empire romain d'Orient, dont la langue dominante était le grec. Le syriaque, forme particulière d'araméen, était la langue de culture principale de la Syrie et de la Mésopotamie depuis le II^e siècle ap. J.-C. Comme le rappelle l'auteure, c'est au moment où « les chrétientés araméophones commencèrent à se constituer leurs identités religieuses séparées » (p. xx) que l'écriture de l'histoire débuta en syriaque. Dans un contexte culturel souvent bilingue (voir par exemple le milieu hellénisé du monastère de Qennešre, connu pour les traductions et les

- 1 Dans le cas de l'Arménie, on rappellera l'intérêt accordé à l'œuvre du pseudo-Sébeos, auteur anonyme contemporain de l'avancée arabe, pour la reconstruction de l'histoire du VII^e siècle : voir R. W. Thomson (translation) and J. Howard-Johnston (Historical Commentary, assistance by T. Greenwood), *The Armenian History attributed to Sebeos*, I–II (Liverpool: Liverpool University Press, 1999).
- 2 Des projets récents visent à parvenir à une nouvelle vision de Byzance dans une perspective globale, et à une réévaluation d'une société et d'une culture traditionnellement considérées comme figées, en explorant les questions de mobilité, microstructure, contacts interculturels. On rappellera le projet Wittgenstein *Moving Byzantium* dirigé par la professeure Claudia Rapp à l'Université de Vienne (<<https://www.oeaw.ac.at/en/byzantine-research/byzantium-and-beyond/mobility-and-intercultural-contacts/moving-byzantium>>).

commentaires de la philosophie aristotélicienne ; p. 196–200), le choix même du syriaque au lieu du grec pourtant pratiqué, fut étroitement lié au processus de construction identitaire promu par le travail des historiens. C'est le cas, pour ne citer que cet exemple, de Jean, métropolite d'Éphèse depuis 558, qui écrivit en syriaque son Histoire de l'Église miaphysite naissante, alors qu'il exerçait en grec son activité ecclésiastique et pastorale (p. 440–441). Un des points importants de l'ouvrage de M. Debié est de montrer les liens étroits entre l'écriture historiographique et l'exigence, de la part des différentes communautés qui l'ont produite, de revendiquer une identité et de définir leur appartenance religieuse. Comme on le sait, au VI^e siècle, le contexte théologique constituait déjà une arène complexe, non dépourvue de lourdes implications du point de vue de la politique ecclésiastique. L'histoire religieuse orientale, y compris l'histoire syriaque, a été constellée de schismes provoqués par les délibérations prises aux conciles œcuméniques des V^e–VI^e siècles (Concile d'Éphèse, en 431 ; de Chalcédoine, en 451 ; de Constantinople, en 553) et par l'endurcissement de la politique byzantine à l'égard des positions « dissidentes ». Ce besoin de se positionner d'un point de vue religieux ne fit que s'accroître dans le contexte complexe des contacts et des controverses avec l'islam.

On peut ici ouvrir une comparaison. Alors que l'historiographie en langue syriaque apparaît seulement quelques siècles après le début de la littérature rédigée dans cette langue (II^e–III^e siècle), en Arménie, en revanche, la littérature écrite directement en arménien est, dès son commencement (V^e siècle), en grande partie composée de textes d'histoire. La pensée historiographique arménienne ancienne s'est attachée à retracer les étapes fondamentales de l'histoire nationale, en insistant notamment sur les moments et les personnages qui ont fait de l'Arménie un pays chrétien. La reconstruction des grandes étapes du passé devait, entre autres enjeux, contribuer à poser sur de nouvelles bases l'identité ethnique des Arméniens, et à construire l'image d'un nouveau peuple élu, jouissant de la grâce divine et participant au plan providentiel du Seigneur au même titre que le peuple juif.³ De plus, l'écriture de l'histoire a été considérée par les anciens écrivains arméniens non seulement comme un moyen pour dresser le mémorial de l'histoire de l'Arménie, mais aussi comme un instrument pour perpétuer l'Alliance entre Dieu et son peuple.⁴ Or, il en va autrement dans le cas de l'historiographie syriaque, dont les auteurs furent

3 J.-P. Mahé, 'De Moïse à Mahomet: réflexions sur l'historiographie arménienne', *Revue des Études Arméniennes*, 23 (1992), 121–153.

4 V. Calzolari, 'La citation du Ps 78 [77], 5-8 dans l'épilogue de l'*Histoire de l'Arménie* d'Agathange', *Revue des Études Arméniennes*, 29 (2003–2004), 9–27; Ead., 'Écriture et mémoire religieuse dans l'Arménie ancienne (V^e s. ap. J.-C.)', dans D. Barbu, P. Borgeaud, M. Lozat, N. Meylan et A.-C. Rendu Loisel, éd., *Le savoir*

soucieux de restituer l'histoire des communautés de langue araméenne qui, avec l'adoption du christianisme, adoptèrent le syriaque comme langue de culture, « sans que cela correspondît à l'existence d'une quelconque "nation" voire d'une ethnie au sens strict et en l'absence d'adéquation entre identité des groupes et pouvoir politique » (p. xvi). L'auteur montre qu'« il n'existe pas d'histoire nationale ni d'histoire "officielle" en l'absence d'un État » (*ibid.*). Cet aspect constitue une des spécificités du domaine syriaque. On remarquera, toujours d'une façon comparative et pour mieux mettre en évidence cette spécificité, que l'historiographie arménienne commença à l'époque où le royaume arménien prit fin et lorsque les Arméniens se trouvèrent exposés aux visées assimilatrices exercées par l'Empire sassanide dominateur, à la moitié du V^e siècle. C'est dans ce contexte que les historiographes écrivirent l'histoire des Arméniens pivotant autour de l'idée maîtresse d'une correspondance entre identité ethnique et religieuse.

En plus des liens entre théologie et identité qui caractérisent le monde syriaque, un autre aspect majeur est mis en valeur par le présent ouvrage. M. Debié montre à quel point le choix d'un « genre » d'écriture plutôt qu'un autre est étroitement lié à une certaine compréhension du monde et à une certaine vision de l'histoire syriaque. Il est aussi lié aux différentes lectures de l'histoire par les différentes communautés et à la diversification des modèles suivis dans les deux formes – orientale et occidentale – de la langue syriaque ; comme on le sait, il s'agit de deux formes d'expression qui correspondent à des Églises indépendantes (p. xxix). Les historiens syro-occidentaux se sont appuyés sur l'autorité et le modèle de la Bible et ont retracé les étapes de l'histoire en commençant par la Création ; ils ont également interprété l'avènement des empires, et notamment l'arrivée de l'Empire arabe, au travers des prophéties de Daniel 7 sur l'apparition des quatre bêtes (une conception commune aussi au pseudo-Sébeos mentionné plus haut). Les syro-orientaux ont adopté plutôt la forme des Histoires ecclésiastiques (sur le modèle d'Eusèbe de Césarée et de ses continuateurs), construites autour de personnages centraux, notamment des moines et des clercs (l'examen de ces deux formes d'écriture et de leurs modèles se trouve aux chapitres 2 et 8). M. Debié rappelle qu'à la fin du VI^e siècle, les Histoires ecclésiastiques cessèrent d'être écrites, en grec comme en syriaque, pour laisser la place aux chroniques qui se prêtaient mieux à intégrer les événements civils à l'histoire religieuse (p. 54). Elle s'interroge alors sur les raisons de la persistance de ce genre dans l'historiographie syro-orientale miaphysite, en observant que le modèle eusébien, centré sur le thème de l'affirmation de l'Église naissante contre les persécutions des

des religions. Fragments d'historiographie religieuse, Testimonia (Gollion: Infolio, 2014), 375–394.

empereurs païens, fut repris et adapté pour écrire l'histoire de l'Église miaphysite et de ses conflits avec le pouvoir impérial chalcédonien, considéré comme hérétique et persécuteur (p. 59–63). Après avoir présenté les deux genres, l'auteure en montre aussi, exemples à l'appui, la porosité. Elle attire également l'attention sur une autre caractéristique de l'écriture de l'histoire en syriaque, faite souvent de remaniements, abrégés, réécritures, citations, compilations. La pratique du « patchwork » est à l'origine d'une écriture par « strates » et « par extraits », qui rend parfois difficile la distinction entre texte et document, et qui invite à problématiser la notion même de « texte » et d'« auteur ». M. Debié pose judicieusement la question de la dimension littéraire des textes historiques (« Ce n'est pas seulement pour la recherche des sources et pour le matériel qu'ils contiennent que les textes historiques sont ici abordés mais pour ce qu'ils sont en eux-mêmes, comme littérature », p. xiv). En miroir du travail de M. Debié, on peut rappeler les recherches actuelles qui s'interrogent sur la complexité du concept de fiction narrative et des notions connexes, telles qu'elles se manifestent par exemple dans la narration hagiographique de l'Antiquité tardive. Une telle enquête porte à un questionnement sur les frontières poreuses entre texte historiographique et texte hagiographique (notamment les Vies, les Actes de martyrs, etc.) dans l'Antiquité tardive.⁵ Le questionnement est ici tributaire, entre autres, des théoriciens de la philosophie de l'histoire comme Hayden White, qui a souligné que l'écriture historiographique, en tant que récit narratif n'est pas disjointe d'un processus de « fictionalization ».⁶ Cette dimension n'est pas absente dans le livre de M. Debié : « L'étude de ces pratiques [d'écriture] doit conduire à garder à l'esprit que les 'histoires' sont des compositions littéraires où les concepts de fiction et d'histoire entrent parfois en friction, en raison d'une part du type de sources employées, que nous qualifierons de non-historiques, mais que les anciens acceptaient au nom de l'autorité dont elles bénéficiaient, et en raison d'autre part du travail de composition et de rédaction dont les histoires ecclésiastiques et les chroniques font l'objet, même les plus annalistiques d'entre elles. La notion de 'vérité' en histoire n'y est pas la nôtre » (p. 477–478). La question du

5 Voir par exemple le projet *Novel Saints. Studies in Ancient Fiction and Hagiography* dirigé par le professeur Koen De Temmerman à l'Université de Gand (<<https://www.novelsaints.ugent.be>>).

6 Cf. H. White, *Metahistory: The Historical Imagination in Nineteenth-Century Europe* (Baltimore: The John Hopkins University Press, 1973); Id., *Tropics of Discourse: Essays in Cultural Criticism* (Baltimore: The John Hopkins University Press, 1978); Id., *The Content and the Form: Narrative Discourse and Historical Representation* (Baltimore: The John Hopkins University Press, 1987). Voir K. De Temmerman, 'Ancient Biography and Formalities of Fiction', dans K. De Temmerman et K. Dempoen, éd., *Writing Biography in Greece and Rome. Narrative Technique and Fictionalization* (Cambridge: Cambridge University Press, 2016), 3–25.

rapport entre l'historiographie et l'hagiographie, considérée comme un genre connexe, ainsi que de la « friction » entre les deux genres est prise en considération (p. 404–418). Intéressantes, à cet égard, sont les remarques sur le vocabulaire syriaque, où le même mot *taš 'itā* « histoire », ou *šarbā* « récit », peut désigner aussi bien un texte historique qu'un texte hagiographique (p. 404).

L'approche décloisonnée du volume se manifeste à plusieurs niveaux et tient la promesse de présenter le monde syriaque, et tout particulièrement l'historiographie syriaque, « non comme un isolat mais dans le cadre plus large des historiographies dans d'autres langues et domaines culturels et dans celui des disciplines connexes » (p. 477). Les titres des douze chapitres qui forment ce livre reflètent bien la richesse des aspects traités. Ainsi, le premier chapitre (« Identité des auteurs et des textes », p. 1–35) affronte les questions liées à l'identification de nombreux auteurs et de nombreuses œuvres – en d'autres termes à la constitution du corpus –, tout en présentant quelques étapes de l'histoire de la recherche philologique. Le deuxième chapitre est consacré aux « Genres historiques » (p. 36–84) et porte une attention particulière aux chroniques et aux Histoires ecclésiastiques inspirées du modèle d'Eusèbe de Césarée, tout en avertissant le lecteur sur la porosité des genres tardo-antiques. Le même aspect est également affronté dans le troisième chapitre, qui prend en considération « Le contexte matériel des histoires » (p. 85–128). Il ne s'agit pas uniquement de montrer l'aspect matériel, mais aussi les circonstances de production et de transmission des manuscrits. L'auteure prend également en compte les inscriptions, y compris la stèle de Xi'an, en Chine, érigée en 781 par les chrétiens chinois (sur la base d'un édit impérial de 638, rédigé par l'empereur Taizong) pour commémorer l'arrivée de la « religion de la lumière ». Rédigée en chinois, cette stèle est glosée en syriaque et mentionne de nombreux membres connus du clergé de l'Église de l'Est (ou Église de Perse), en nous rappelant un épisode des contacts entre le christianisme syro-oriental et la Chine, vu à travers le prisme chinois (p. 123–127). Le quatrième chapitre (p. 129–155) s'intéresse aux « Acteurs de l'écriture de l'histoire » (p. 129–155), non seulement les auteurs connus et dont on peut restituer la formation (ex. Jean d'Éphèse, Théophile d'Édesse, Michel le Syrien), mais aussi les auteurs anonymes, clercs de l'Église ou moines. L'importance, entre autres, des monastères est soulignée dans le cinquième chapitre, portant sur « Les lieux d'écriture de l'histoire » (p. 156–204), où sont présentés les conditions et les lieux d'écritures et d'archivage des grandes métropoles, telles qu'Édesse, Amid, Mélitène, Nisibe, sans oublier les écoles. Le sixième chapitre (« La mesure du temps », p. 205–229) entre dans l'analyse des anciens systèmes de computation en usage en Syrie, en évoquant, entre autres, leur dépendance ou

écart par rapport aux calendriers grecs, ainsi que les enjeux d'unité religieuse impliqués par la fixation des calendriers, notamment à propos de la datation de Pâque. La mesure du temps ne correspond pas au « Temps des historiens » dont il est question dans le septième chapitre (p. 230–287), qui traite des différentes façons de comprendre la chaîne des événements de l'histoire et de leurs acteurs, notamment en l'inscrivant dans le temps biblique. Les huitième et le neuvième chapitres portent respectivement sur « Les sources historiographiques grecques » (p. 288–340) et sur « Les sources narratives [par exemples les textes apocryphes et hagiographiques, histoires et légendes] et documentaires [par exemple les documents d'archives, y compris les archives familiales] » (p. 341–376). Ce chapitre est complémentaire du chapitre suivant, le dixième, qui porte sur « Les transmissions interculturelles » (p. 377–402). Il renvoie au mouvement constant de réception, assimilation, écriture et réécriture originales qui a caractérisé le monde syriaque ; mais il renvoie aussi à ce que la Syrie a transmis au monde arabe. L'étude des sources syriaques, par ailleurs, permet de retrouver les traces d'une historiographie musulmane ancienne, perdue dans la langue originale. Le onzième chapitre porte sur « Historiographie et genres connexes » (p. 403–439), tels qu'astronomie, astrologie, apocalyptique, poésie, etc. Le douzième conclut le parcours en affrontant la question de l'« Écriture identitaire de l'histoire » (p. 440–476). Tout au long du volume, la question du rapport entre écriture de l'histoire et construction des identités et des mémoires du passé est présente (entre autres dans le sillon des travaux de Maurice Halbwachs et Jan Assmann)⁷. Une conclusion, brève mais dense, résume utilement l'ensemble des aspects traités (p. 477–482).

Le volume se termine par des annexes importantes qui ont une valeur documentaire, en offrant des informations essentielles pour toute recherche future. On signalera tout d'abord une liste récapitulative des auteurs et des œuvres (syriaques et arabes) du VI^e au XIV^e siècle, classés à la fois par ordre chronologique et par confession (chalcédoniens, miaphysites, syro-orientaux) (p. 489–492). Aux p. 513–647, on trouve quatre répertoires respectivement des textes syriaques traduits du grec (p. 505–511), des textes syro-occidentaux (p. 515–595), des textes syro-orientaux (p. 599–628) et des textes syro-arabes (p. 631–647). C'est un ensemble de quatre-vingt-trois entrées, comprenant, le cas échéant, le titre de l'œuvre (en syriaque et en traduction) ; une notice sur l'auteur et le contenu ; la date de rédaction ; une description de la forme d'écriture du texte ; les sources ; les manuscrits ; la bibliographie. Dans certains cas, la notice offre des informations sur la transmission d'un texte

7 M. Halbwachs, *Les cadres sociaux de la mémoire* (Paris: Librairie Félix Alcan, 1925); Id., *La mémoire collective* (Paris: Albin Michel, 1950); J. Assmann, *La mémoire culturelle: écriture, souvenir et imaginaire politique dans les civilisations antiques*, traduit de l'allemand par D. Meur (Paris: Aubier, 2010).

syriaque dans d'autres langues (c'est le cas de la traduction arménienne de la Chronique de Michel le Syrien, dont on connaît l'importance pour le rétablissement du texte syriaque). La bibliographie est déployée sur cinquante pages et est classée en rubriques différentes : sources arabes, arméniennes, éthiopiennes, grecques, latines, syriaques (p. 651–656) ; catalogues des manuscrits (p. 657–659) ; bibliographie générale (p. 660–700). On apprécie la présence de cartes avec l'indication des lieux de production historiographique en syriaque respectivement aux VI^e–IX^e et aux X^e–XIV^e siècles (p. 485–486) et de quelques illustrations (huit illustrations, en couleur aux p. 88–89, 92–93, et en noir et blanc aux p. 96, 125 et 433–434). À la fin du livre se trouvent des index détaillés : *Index des manuscrits* (p. 701–703) et *Index général* (p. 705–724).

Voilà assurément un *opus magnum*, qui s'adresse non seulement aux spécialistes d'études syriaques, mais aussi à toute personne qui s'intéresse à l'histoire du Proche-Orient et à ses rapport avec l'Occident dans l'Antiquité tardive et au Moyen Âge. Nous possédons désormais une œuvre de référence incontournable dans le domaine.

Valentina Calzolari
Université de Genève